

assez heureuse... Retenez la question que je lis sur votre bouche, je ne puis vous répondre. C'est singulier, c'est mal ce que je pense—je voudrais vous voir guéri et j'ai peur que vous guérissiez trop vite... Racontez-moi les fêtes et les splendeurs de la cour.

—Et pourquoi de cette cour vous tient-on éloignée ?

—Nul ne doit le savoir. Vous êtes orphelin. Hélas ! par ce triste côté, notre sort est presque semblable, et votre existence a des consolations que n'a pas la mienne. Aimée des miens, je suis à la fois libre et captive. Que ce doit être bon, la liberté !

Chaque jour amenait à peu près les mêmes paroles, le même échange de joie et de tristesse. Adhémar accompagnait la comtesse dans son petit salon, elle lui montrait ses dessins. Pour lui, elle faisait de la musique, et il oubliait, il voulait oublier que, d'un instant à l'autre, il serait arraché à cette vie d'enchantements.

Un jour, en effet, la duchesse de Polignac arriva.

—Vous voilà rétabli, M. Adhémar, et je vous apporte votre congé. Par ordre du roi, après-demain vous partirez pour Montpellier, où vous passerez l'été. Sa Majesté la reine veut que vous lui donniez directement des nouvelles. M. Châteaubourg en chaise de poste viendra donc vous prendre après-demain ; sur toute la route, vous trouverez des preuves de la sollicitude royale. Le gouverneur de Montpellier a reçu des instructions. Je les lui ai expédiées moi-même. Préparez-vous donc et, à votre retour, après avoir rendu vos hommages au roi et à la reine, n'oubliez pas votre amie, Mme de Polignac.

Elle le quitta. Il tomba anéanti. Quelle triste nuit il passa ! Et quand le lendemain, il entra pâle et défait dans le salon de la comtesse, elle s'écria : « Vous partez !... » Elle lui prit la main, le fit asseoir à ses côtés, et ils pleurèrent comme deux enfants. Larmes sacrées, dont la source tarit toujours trop vite. Tout à leur douleur, ils échangeaient sous mille formes le mot adieu, essayant, de temps à autre, par un mot, par un regard, de relever leurs espérances et leurs cœurs brisés.

Ainsi gémissants, éperdus, ils n'avaient point entendu une porte s'ouvrir.

—Eh bien ! dit une voix, qu'y a-t-il donc ? Et d'où vient cette douleur ?

Thérèse se leva, poussa un cri, et alla cacher sa tête dans le sein de la reine : car c'était elle qui venait d'entrer.

—Eh bien, ma petite Thérèse, d'où viennent ces larmes ? Et vous, monsieur, pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie ?

Adhémar courba la tête.

—Je ne voulais pas que vous partissiez sans avoir reçu mes remerciements... Laissez-moi, je vous ferai appeler dans un instant.

Adhémar s'éloigna inquiet, plein de crainte, et plus désespéré encore ; il erra dans le jardin, se remplissant le cœur de l'image des lieux où il avait passé des moments si fortunés. Au bout d'une heure, on vint le prévenir que Sa Majesté l'attendait.

—Monsieur, lui dit-elle, vous avez abusé de ma confiance ; la seule excuse que vous puissiez invoquer est votre jeunesse ; le repos de la comtesse de Prater aurait dû vous être sacré.

Le page tomba à genoux et répondit à travers des sanglots :

—Pardonnez-moi, mais je suis si malheureux...

—Relevez-vous, reprit-elle d'une voix plus douce. Et comme il restait prosterné : Je ne vous gronde pas, c'est un peu nous qui sommes coupables.

—Oh ! je ne veux pas partir...

Marie-Antoinette resta un instant muette, puis elle dit :

—Soit, vous ne partirez pas, mais vous allez, par serment, me faire une promesse : vous n'écrirez pas à la comtesse, vous ne chercherez pas à voir Thérèse.

—Ne plus la revoir...

—Attendez que je finisse. Dans peu de jours, je vous ferai venir, et je vous dirai ce que vous pouvez espérer. Aujourd'hui même vous quitterez cette maison.

—Je ne pourrai pas lui dire adieu ?...

La reine hésita une minute, mais l'anxiété douloureuse d'Adhémar la décida ; frappant sur un timbre d'argent, elle donna l'ordre à Mme Martha, qui avait répondu à cet appel, de prier Mlle Prater de descendre. Elle vint, pâle, défaite, comme chargée de larmes, semblable à une belle fleur que l'orage vient de courber. Marie-Antoinette l'embrassa.

—Mon enfant, le comte de Rochenoire, avant de quitter ces lieux, a tenu à vous faire ses adieux...

La jeune fille leva sur le comte des yeux avides, mais il ne put prononcer une seule parole.

—Comte, reprit la reine, voulant mettre fin à cette scène, comte, baisez la main de mademoiselle, et retirez-vous.

Adhémar prit les doigts de Thérèse, y appuya ses lèvres, et sortit en étouffant ses sanglots. Une heure après, il était aux Grandes-Ecuries, où ses camarades lui firent une véritable ovation. Il refusa de répondre à toutes les questions qui lui furent adressées, et reprit son service. Le roi, au coucher, daigna même s'inquiéter de l'état de sa santé.

—La reine s'intéresse beaucoup à vous, lui dit-il, et je l'ai assurée que vous étiez digne de la haute protection qu'elle daigne vous accorder.

Le temps se passait. Adhémar pensait à elle. Un jour, au dîner, comme il servait Louis XVI, Marie-Antoinette l'appela et lui dit :

—M. de Rochenoire, dans une heure, je désire vous parler.

En se présentant devant elle, le comte sentait battre son cœur avec violence.

—Asseyez-vous, monsieur le comte, j'ai une longue conversation à avoir avec vous. Quel est votre âge ?

—Bientôt vingt ans.

—Vous êtes orphelin ?

—Les seuls grands-parents qui me restent sont un oncle, évêque d'Auch, et une tante religieuse à l'abbaye de Remiremont.

—Vous êtes libre et vous aimez la comtesse de Prater... Cependant, vous ne savez qui elle est, si vous pouvez prétendre à elle, et si ses parents n'avaient point conçu pour elle d'autres espérances. Votre conduite a été légère, vous avez abusé de ma confiance...

—Que Votre Majesté me pardonne...

—Et vous allez comprendre combien vous avez été coupable. Thérèse de Prater est ma nièce, la fille de mon frère Joseph.

Adhémar fit un geste d'acablement et de désespoir.

—Il y a dix-sept ans, mon frère contracta un mariage morgannatique avec la comtesse Wilhelmine de B... ; cette union resta secrète. La jeune femme mourut en donnant le jour à Thérèse, et, par des raisons que vous connaîtrez peut-être plus tard, la naissance de cette enfant bien-aimée a dû demeurer cachée. Par malheur pour ma pauvre nièce, elle est ma vivante image, et pour garder le secret de notre famille, son père l'a fait élever dans une sorte de claustration, et, pour plus de sûreté encore, l'éloignant de Vienne, il l'a confiée à ma vigilance et à ma tendresse. Elle tomba malade, puis vint le crime du baron de Blesheim : il avait pressenti notre mystère, et ruiné, il songeait à relever sa fortune par une alliance impossible. Il vous épia, crut voir en vous un rival, et vous frappa. On a eu tort, grand tort, de vous laisser approcher de Thérèse, car comme vous étiez le premier homme de votre âge et de votre rang qui eût avec elle échangé une parole, il était presque impossible qu'elle ne vous accordât pas toute... sa reconnaissance.

—Hélas ! pourquoi le baron de Blesheim ne m'a-t-il pas tué ?

—Pourquoi ?... Un sourire attendri passa sur les lèvres de la reine ; elle reprit : Dès que le hasard m'eût révélé l'état de votre cœur, j'écrivis à Sa Majesté l'Empereur, et lui ai demandé... Devinez.

—Comment il fallait me punir... ?

—Non, monsieur ; je lui ai demandé pour le comte Adhémar de Rochenoire la main de Thérèse, comtesse de Prater.

Pâle, effaré, d'un mouvement involontaire Adhémar se leva.

—Et !...

—Baisez cette lettre, elle contient le consentement de Joseph II.

—Mais elle, elle, madame.

La figure de Marie-Antoinette s'illumina d'un beau sourire :

—Avez-vous vraiment peur qu'elle vous accueille par un refus ? Mais l'empereur vous impose des conditions : pour quelques années, vous devrez quitter l'Europe.

—Je les accepte toutes... Cependant, quitter le service du roi...

—Non ! non ! Sa Majesté, sur ma demande, vient de vous nommer lieutenant du roi à la Martinique. Voyons, voyons, mon bon neveu, soyez heureux, calmez-vous !

Et comme elle venait de frapper sur un timbre, Mme Jules entra.

—Mon amie, lui dit-elle, veuillez servir de mère à M. Adhémar, et aller en son nom, avec mon consentement, demander pour lui la main de la comtesse Prater.

—O quel bonheur ! s'écria la duchesse, je pars à la minute.

—Vous, comte, vous voudriez bien aller là-bas, mais votre cause n'a pas besoin d'avocat, elle est gagnée, je le sais. Le mariage sera célébré dans la chapelle, le contrat signé dans le cabinet de Sa Majesté, la fiancée aura pour témoins le comte Mercy d'Argenteau, ambassadeur de Sa Majesté impériale, et le roi de France lui servira de père. Votre oncle l'évêque d'Auch officiera... Et vos témoins, à vous, qui serez-ils ?

—Deux amis, madame, si vous daignez les agréer, MM. de Châteaubourg et de Lansac.

—C'est bien, vous pouvez annoncer votre mariage ; mais sous peine de perdre votre bonheur, pas un mot sur la naissance de la future. Allez vite remercier le roi et écrire à l'empereur.

—Et à vous, madame, que vous dirais-je ?

—Que vous m'aimez un peu... Je vais commencer le trousseau de Thérèse et, si vous voulez me faire plaisir, portez pour le jour de la noce votre beau costume de page, il vous sied à merveille. Adieu, comte.

Quant Adhémar vint annoncer son prochain mariage aux Grandes-Ecuries, ce fut à qui l'embrasserait, le féliciter ; il réunit à souper tous ses camarades, il fallait bien enterrer le page, et il le fit sous des monceaux de truffes et sous des flots de champagne. Vers, sonnets, chansons, allèrent grand train, et quand "l'Aurore aux doigts de rose" ouvrit les portes du jour, on buvait et l'on chantait encore.

Une semaine après, à minuit, la chapelle du château resplendissait de lumières, les orgues faisaient entendre leur voix majestueuse ; la porte s'ouvrit, l'évêque d'Auch offrit de l'eau bénite au roi donnant la main à Thérèse tremblante.

La reine était à ses côtés ; on les eut prises pour deux sœurs, toutes deux étaient couvertes de diamants. Derrière, venaient les témoins de l'épouse, puis les trois pages. Nul autre, ex-

cepté dame Martha, n'assista à l'auguste cérémonie. Dès qu'elle fut terminée, le roi embrassa la belle mariée.

—Je ne peux pas, madame, lui dit-il avec plus de grâce qu'il n'en avait habituellement, mieux vous complimenter qu'en vous disant que je crois embrasser la reine.

Une voiture ramena les mariés à la rue des Rossignols, et, le lendemain, une berline emportait à Brest le comte de Rochenoire, lieutenant du roi à la Martinique, et sa femme. Un vaisseau les y attendait.

Combien de questions furent adressées à Châteaubourg et à Lansac ! La mariée était-elle jeune, belle, riche ? Mais la vue de Thérèse avait éveillé dans l'esprit des pages de graves suppositions. Aussi, à toutes les interrogations se contentèrent-ils de répondre :

—Ne touchez pas à la reine.

A. GENEVAI.

FIN.

## UN ÉPISODE DE LA VIE DU CZAR NICOLAS

Nous trouvons dans le journal *Hestia*, d'Athènes, l'épisode suivant, qui ne manque pas d'intérêt dans les circonstances actuelles :

A l'automne de 1828, l'empereur Nicolas se trouvait à Varna, alors occupée par l'armée russe ; il partit de là sur un voilier pour Odessa. Pendant le trajet, le navire qui portait l'empereur fut assailli par une horrible tempête, et courut les plus grands dangers. La tempête, en effet, était de celles que l'on rencontre rarement, même sur la mer Noire ; un vent furieux, une averse accompagnée de neige, un froid perçant et un brouillard épais ; ajoutez à cela la présence de l'empereur qui, voulant s'immiscer au commandement du navire, donnait des ordres plus qu'inopportuns et paralysait les efforts de l'équipage et des officiers. On ignore pendant longtemps si le navire voguait à la dérive emporté par les éléments déchaînés, quant tout à coup, au grand effroi de l'équipage, on s'aperçut que l'on touchait à la côte, à l'entrée du Bosphore. Le danger était grand, car au risque de laisser le navire s'échouer sur cette côte inhospitalière, il était obligé de se réfugier dans le Bosphore même. Pendant tout espoir, le czar remet à plusieurs de ses officiers ses volontés, et principalement ses ordres pour la succession au trône, avec recommandation à celui qui échapperait de les remettre à leur destination ; puis il donna l'ordre au commandant de franchir le détroit, et au besoin de faire sauter le navire.

A ce moment, un officier subalterne, d'origine hellénique, nommé Pappachristo, se présente hardiment devant l'empereur et lui dit :

—Sire, je répons de sauver le navire, d'éviter les rochers, aussi bien que la captivité qui est imminente, pourvu que Votre Majesté veuille bien donner l'ordre que j'ai seul le commandement, jusqu'au premier port russe.

L'empereur, accédant à la demande de ce hardi officier, le nomma commandant et ordonna de lui obéir.

—Maintenant, Sire, reprit Pappachristo, avec plus de hardiesse, en ma qualité de commandant, j'ordonne à Votre Majesté de descendre aux cabines intérieures, et de n'en pas sortir avant de nouveaux ordres.

L'empereur se recra.

—Sire, reprit Pappachristo, je suis, d'ordre de l'empereur, commandant du navire, et les ordres du commandant doivent être exécutés sans observation sur-le-champ.

A ce franc-parler, Nicolas fit de la main droite le signe de l'obéissance militaire, et descendit aux cabines avec sa suite.

Alors commença une lutte de titans entre l'équipage et les éléments déchaînés ; officiers et matelots, animés par le sang-froid, l'intrépidité, la fermeté de Pappachristo, luttaient de courage et d'énergie sous le nouveau commandant. Après plusieurs heures d'efforts héroïques, Pappachristo parvint à s'éloigner du rivage et put même régler, malgré la continuation de la tempête, la direction du navire.

Le lendemain matin, la tempête se calma un peu, et l'empereur, qui s'impétait dans les cabines, voulut monter sur le pont ; il fit demander au méchant papa, ainsi qu'il appelait Pappachristo, s'il le pouvait. Le commandant refusa, faisant dire à l'empereur qu'il irait lui-même lui annoncer quand l'heure et le moment serait arrivés ; et l'empereur dut se résigner à rester encore la journée entière enfermé dans les cabines. Le courage et les efforts des officiers et des matelots purent cependant dominer la tempête ; Pappachristo n'avait pas abandonné son poste un seul instant, et la nuit suivante, lorsque l'impétuosité du vent eut diminué, l'équipage put prendre un peu de repos.

Le lendemain, le vaisseau était hors de danger. Alors, Pappachristo se décida à abandonner son poste pour un instant, et descendit auprès de l'empereur, qu'il invita à monter sur le pont, après avoir imploré son pardon pour la conduite audacieuse qu'il avait tenue envers lui. L'empereur lui exprima sa satisfaction, se jeta dans ses bras, l'embrassa en l'appelant son sauveur, et monta sur le pont. Là, Pappachristo lui fit voir la direction où, d'après ses calculs, devait apparaître, le lendemain au jour, l'île des Serpents, distante d'Odessa de soixante milles environ. Et, en effet, le lendemain au jour, le navire dépassait cet îlot désert, et était le sur-le-champ en vue du phare d'Odessa. Pappa-

christo invita l'empereur à regarder le phare avec sa longue-vue, et Nicolas l'embrassa une seconde fois en l'appelant son sauveur et le sauveur de l'équipage. Quelques heures plus tard, le vaisseau jeta l'ancre dans le port d'Odessa, où l'empereur garda cet officier auprès de lui, l'emmena plus tard à Saint-Petersbourg et le nomma immédiatement commandant d'un vaisseau de ligne.

Cet intrépide et habile marin était très-peu habile courtisan. Humble, modeste, simple au plus haut point, il ne chercha point à profiter de sa position exceptionnelle. Satisfait du service régulier, il ne rechercha jamais les postes où il aurait pu, comme tant d'autres, s'enrichir et acquérir de la gloire. Il mourut vieux et pauvre, et, par un étrange hasard, il rendit le dernier soupir dans les bras de l'empereur.

Au moment où il sortait d'un bal donné au palais de l'hiver, il fut frappé d'apoplexie en descendant le grand escalier. A l'annonce de cet accident, l'empereur accourut en toute hâte, et prenant dans ses bras ce vieillard chéri, il le fit transporter à ses appartements particuliers où il manda tous les docteurs du palais. Mais la science fut impuissante, et l'empereur ne put rendre la santé à son sauveur, qui rendit le dernier soupir dans les bras de celui qu'il avait sauvé de la mort ou de la captivité.

Pappachristo était un des Grecs qui avaient émigré de l'Épire et des îles helléniques en Crimée, et que le génie de Catherine avait su employer avec tant de succès. Il est incontestable que la plupart d'entre eux ont contribué à la formation et au développement de la flotte de la mer Noire. Ils se sont généralement distingués non-seulement par leur honnêteté, mais encore par leur bravoure dans presque toutes les batailles navales livrées aux Turcs. Il reste encore aujourd'hui quelques descendants de ces vaillantes familles : Arcas Cooman, Manganari honorent aujourd'hui le nom hellénique dans le service militaire de la Russie.

## L'HABIT NOIR

On lit dans un journal parisien :

A propos du port de l'habit noir, un de nos lecteurs nous demande si, lorsque nous disons : « Qu'en aucune circonstance un homme du monde ne porte l'habit avant six heures du soir, » on ne doit pas faire exception, soit pour un mariage ou pour une visite officielle.

Réponse :

Ni pour un mariage, ni pour une visite officielle, il n'est besoin d'habit noir.

Un homme du monde se marie en redingote ; ses témoins sont dans la même tenue. Lorsque le marié n'a pas dépassé la trentaine, et qu'il fait partie de ce qu'il est convenu d'appeler la grande vie élégante, il porte un habit bleu à boutons d'or et pantalon gris perle ; c'est le suprême du goût.

Quant aux visites officielles, même celles du jour de l'an, elles ne se font en habit que lorsque celui qui la rend fait partie d'un groupe où il y a des uniformes avec lui ; n'ayant pas d'uniforme, il endosse l'habit et met la cravate blanche. Mais, s'il s'agit de visite individuelle faite à un haut fonctionnaire et même à un ministre, dans le courant de l'année, la redingote est parfaitement de mise.

On nous demande également si, pour les enterrements, l'habit noir est nécessaire.

Nullement. Aux enterrements de sénateurs et de députés, les membres désignés pour représenter les deux Chambres aux obsèques d'un collègue, portent l'habit noir, il est vrai ; mais cela provient de ce que ni les sénateurs ni les députés n'ont de costume officiel. Ce qui prouve, d'ailleurs, que même dans cette solennité, l'habit est porté suivant la volonté du membre de la commission, c'est qu'il doit avoir à la boutonnière les insignes de sénateur ou de député.

Donc, concluons en répétant qu'un homme du monde peut se passer, en toute circonstance, d'endosser l'habit avant six heures du soir.

« Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête, » comme disent ceux qui font usage du Rénovateur Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomate ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute souillure. On peut se le procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centimètres. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents Canada.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros :

A. DELAU,

223, rue McGill, Montréal.